
LA
STATION ZOOLOGIQUE
DE
WIMEREUX

PAR
N. ENSCH ET L. QUERTON
Étudiants en médecine.

Enthousiasmés par les descriptions élogieuses du travail dans les stations maritimes, nous sommes partis, quatre compagnons de l'Université libre, faire un séjour dans le laboratoire que M. Giard, professeur à la Sorbonne, dirige à Wimereux.

Cette localité, située à 5 kilomètres au nord de Boulogne, présente pour l'étude de l'histoire naturelle des conditions tout à fait remarquables. La côte y est bordée de falaises, couvertes d'une végétation d'adaptation toute spéciale, de rochers s'avancant dans la mer et sur lesquels viennent échouer une foule d'organismes intéressants. Les falaises en elles-même, par la largeur et la régularité des couches mises à nu, sont d'un puissant enseignement géologique.

Sur les bords du Wimereux, fleuve autrefois considérable, aujourd'hui rivière de peu d'importance, est situé le laboratoire de M. Giard. Le « Labo » est une villa bien modeste : au rez-de-chaussée,

une grande salle de travail ; à l'étage, de petites chambres où l'étudiant pauvre reçoit la plus franche hospitalité. Autour de la villa, l'herbe pousse, libre. Le bourgeois qui passe lève des yeux interrogateurs, ne comprend pas. Peu à peu la légende s'est répandue que nous étions des gens rétribués par le gouvernement pour regarder dans un microscope ! Et de temps immémorial le bourgeois de Wimereux s'appelle un goitreux.

Pardonnez ces détails, chers lecteurs ; mais vous y trouverez la note gaie de la vie du travailleur à Wimereux. Le laboratoire était une sorte d'abbaye de Thélème, où de joyeux moines cherchaient le contentement dans le travail. Tout autour, il n'y avait que des philistins, ou pour mieux dire des goitreux !

. * .

Pénétrons dans ce sanctuaire. Nous y sommes reçus avec une cordialité extrême par M. Giard, savant modeste et éminent, qui laisse chez tous ceux qui l'ont approché un souvenir des plus agréables. Il est là, travaillant constamment au milieu des étudiants, s'intéressant à tous et fournissant à ceux qui l'interrogent des renseignements multiples et variés, avec une générosité qui ne s'est jamais démentie un seul instant. Le premier, en France, et à l'encontre de toute l'école doctrinaire de l'Université, il embrasse les théories de Darwin. Toujours sur la brèche pour les idées nouvelles, c'est un professeur enthousiaste et qui sait communiquer son enthousiasme à ses élèves. Ses travaux sont empreints de la plus vive originalité : telles ses observations intéressantes sur la castration parasitaire, dont il nous a montré des exemples si frappants. Le mâle du crabe, infesté par une sacculine, prend les caractères secondaires de la femelle ; des bopyriens, crustacés que la vie parasitaire a si profondément dégradés, produisent des phénomènes analogues. Pathologiste des invertébrés, M. Giard a fourni le moyen de détruire les hannetons au moyen de l'*Isaria densa* — un champignon parasite. Un jour, examinant des talitres brillants, il découvrit que la phosphorescence de ces organismes était due à des bactéries. Nombreuses sont les questions de zoologie et de botanique auxquelles il a touché, ou qu'il a résolues.

A côté du maître, il y a d'autres naturalistes d'une grande expérience : M. Bonnier, assistant de M. Giard ; M. Pelseener, M. Willem.

Enfin, chaque année, un certain nombre d'étudiants de l'École normale de Paris viennent séjourner à Wimereux. Nous avons trouvé en eux de charmants compagnons, chez qui la vie commune a développé la gaieté. Leur hiérarchie est intéressante : en entrant, ils sont « conscrits » ; ils deviennent « carrés » en 2^{me} année ; l'année suivante, ils sont promus « cubes », et sortent « archicubes » !

Voilà le milieu vivant. Tous étaient pénétrés de ce bonheur que procurent la recherche du vrai et l'étude des sciences naturelles ; tous étaient adversaires des préjugés, qu'on combattait avec la dernière rigueur. Milieu enthousiaste, de camaraderie sincère et de cordiale franchise !

Et maintenant au travail. Endossons la vareuse et le béret ; armons-nous d'un seau, d'une pelle et de flacons, et en route pour la marée, qui se pratique soit à la tour de Croy, soit à Boulogne, aux roches Bernard, soit à Audreselles. On est arrivé ; on se sépare ; on saute de roche en roche ; évitons les fucus ; on fait des prodiges d'équilibre. Enfin on s'installe, on retourne les pierres l'une après l'autre. Alors les organismes intéressants se découvrent. De nombreux cas de mimétisme se présentent à nous ; ici un isopode « *Idotea* » qui, de vert sur les ulves, devient brun sur les fucus, et rouge sur les floridées.

Là, une annélide, la verte « *Eulalia* », qui se dissimule de la même façon. Les pierres retournées ne montrent souvent rien au premier abord ; on passe, mais arrive un ancien, qui vous montre du doigt une petite bête, faisant la morte, que nos yeux inexpérimentés n'ont pu découvrir. Plus loin, on rencontre des roches, trouées par des vers, ermelles, térebelles, et mille autres encore qui s'y tiennent philosophiquement enfouis. Qu'on en emplisse les seaux ; ils sortiront au laboratoire. On recueille avec son cortège de parasites un Bernard l'Ermite. Il est châtré par un « *Peltogaster* », sorte de succuline qui, de ses suçoirs verts, ramifiés à l'infini, exploite les tissus de son hôte, comme la plante exploite le sol.

Admirons les tapis d'éponges qui recouvrent les flancs des roches et sur lesquels les « *Caprella* », amphipodes aux poses bizarres,

prennent leurs ébats; admirons les actinies nombreuses, aux splendides couronnes de tentacules, les alcyons et les polypes.

Là-bas sur la plage, M. Bonnier nous fait rechercher dans le sable un oursin bien curieux, l'« Echinocardium ». Deux trous arrondis, placés côte à côte, révèlent sa présence. C'est par là que l'animal, enfoui à environ 50 centimètres de profondeur, communique avec le monde extérieur. Il renferme un parasite intéressant, un sporozoaire qui produit une dégénérescence mélanique du sang.

Ou bien encore l'on poursuit sans jamais l'atteindre un crustacé le « Callianassa », qui fuit toujours au travers de ses incommensurables galeries. De temps en temps un heureux trouveur découvre un organisme rare; on s'empresse, on admire. Tel ce turbellarié, « Fécampia erythrocephala », qui produit la castration parasitaire chez une espèce de crabe et que M. Giard rencontre pour la première fois dans le Boulonnais.

Mais peu à peu la faim vient, car souvent on part de bonne heure, afin d'arriver au moment où la mer était la plus basse et où la plus grande étendue de rochers était mise à découvert. On rentre: le travail de laboratoire commence.

C'est toute une révélation que le puissant mouvement d'études, que la continuelle circulation d'idées, que l'enseignement vivant de ce laboratoire. Jamais, nous n'avons éprouvé plus qu'en ce milieu la faiblesse des méthodes de l'enseignement dogmatique. Certes la nouveauté de ce monde marin, la richesse des matériaux qu'il décele sont un puissant excitant à l'activité.

Mais la chose la plus admirable est sans contredit la division du travail. Celui-ci dissèque des annélides, des crustacés; celui-là observe et dessine des êtres microscopiques, bryozoaires, polypes, infusoires, ou bien débite un organisme en mille tranches. Souvent on s'associe; l'un travaille, l'autre cherche dans la petite bibliothèque du « Labo » des renseignements sur un organisme ou l'autre.

Plus loin c'est une simple expérience de physiologie qui se prépare; telle une expérience sur la sensibilité des spermatozoïdes d'un gastéropode, le « Purpura ». Ou bien on observe sur le vif la circulation du sang chez un Tunicier, ou le développement d'un invertébré. Et toujours, toujours, tout est en mouvement. Celui

qui désire interrompre son travail, s'en va causer avec un voisin, s'intéressant à ce qu'il fait, discutant avec lui les faits controversés. C'est le « travail attrayant » de Fourier appliqué au laboratoire.

M. Giard, qui dirige les travaux, répond aux questions posées par de véritables conférences, richement documentées, aidé, d'ailleurs, par des spécialistes très distingués, MM. Bonnier, Pelseneer et Willem.

Telle était la physionomie de ce laboratoire.

L'émulation produite par la réunion de tous dans une même salle, la stimulation incessante du maître toujours au milieu de ses élèves, la continuité de l'étude qu'aucune préoccupation extérieure ne venait troubler, l'enthousiasme qui animait tout le monde pour l'observation des êtres vivants, tout cela nous a profondément frappé. Et cette impression subsiste encore forte maintenant que, redevenus étudiants en médecine, nous voyons qu'après le cours ou la clinique, l'isolement règne dans l'étude. Ce qui console, c'est l'éclosion de séminaires nombreux aux Facultés de droit et de philosophie, et la fondation de conférences de laboratoire dans les Instituts scientifiques. Là aussi, on se retrouvera, professeurs et élèves, dans un travail constant, vivifié par la multiplicité des échanges d'idées, et le sentiment qu'on se rattache plus intimement à la science qu'on aime.

. . .

De temps en temps le travail de laboratoire était entrecoupé par de grandes excursions dans les forêts des environs. On herborisait, on chassait les insectes, et M. Giard nous initiait à leurs rapports si nombreux, si variés avec les plantes.

Une autre fois, c'était une excursion en mer avec le bateau de la station de pêche de Boulogne, dirigée par M. Canu, ancien élève de Wimereux.

Tandis qu'aux marées on ne recueille généralement que des organismes fixés, ici ce sont des Méduses phosphorescentes, des Cténophores aux bandes irisées de cils locomoteurs, des appendiculaires, larves de Tuniciers. On regarde avec étonnement s'ébattre dans les bocaux tous ces organismes qu'on croyait créés pour vivre dans l'alcool.

Après quelques coups de drague, le pont du bateau était couvert de toute une faune de fond : ophiures, solasters, touffes de polypes et de bryozoaires, etc., etc., et de pierres immondes dont on attendait merveille au laboratoire.

Ou bien encore l'on se rend dans le dunes où M. Massart, notre professeur de botanique, nous explique les adaptations multiples de la plante à la sécheresse, au sable mouvant, à la défense contre les animaux; ou sur les falaises, où il nous montre comment les « Salsola », les « Salicornia », les « Glaux » et tant d'autres, bien que immergées fréquemment, prennent des caractères de plantes de désert, à cause du sel que l'eau contient.

Nous pourrions conclure, à la suite de beaucoup d'autres, à l'établissement d'un laboratoire maritime en Belgique. Mais les séjours que nous avons faits à la côte belge avec M. le professeur Lameere nous ont permis de nous convaincre qu'elle était peu favorable à l'étude des organismes marins, surtout quand on la compare avec la côte française. D'autre part, la faune et la flore de nos bois et de nos ruisseaux ne sont pas suffisamment connues pour qu'on doive les négliger.

Aussi pensons-nous qu'un phalanstère de professeurs, de naturalistes et d'étudiants, installé dans un coin sauvage de l'une de nos grandes régions naturelles comme l'Ardenne, la Campine, rendrait des services aussi notables qu'une station maritime. La mode est maintenant d'aller à la mer. Un jour peut-être on reviendra vers la forêt et l'eau douce.
